

LIVRES ROCK ■ UNE ÉRUDITION MANIAQUE AU SERVICE DE LA CULTURE POPULAIRE

Racines noires, fruits blancs

Un livre déflorant la country et le rock'n'roll, un texte sur Sly Stone et le mythe du «méchant» black. Les Editions Allia font un coup double savant sur le folklore US. En filigrane, le roussi du racisme.

BORIS SENFF

Maison d'édition atypique dans le paysage littéraire français, Allia publie du Casanova, du Marx ou du Musil, avec une préférence marquée pour des œuvres inexplorées, secrètes ou inédites. Cet attrait sans préjugés pour les curiosités et autres perles oubliées ne s'arrête pourtant pas au monde estimable des grands lettrés.

À l'occasion, Allia ne dédaigne pas les excentricités d'auteurs fascinés par les soubassements de la culture populaire, pour autant qu'ils fassent preuve de style. Et d'audace dans la narration érudite de mouvements qui prennent plus souvent leur pied dans la rue que leur source dans la sphère des idées.

Après avoir publié les considérations rock de l'ancêtre Nick Cohn et les habiles variations concentriques — dadas, situationnistes et punks — de Greil Marcus (*Lipstick Traces*), la maison d'édition revient à la charge avec deux ouvrages consacrés à de présumées sous-cultures, passionnément surévaluées par des obsédés de mythes modernes.

Cross-country

Quincaillerie historique et furieux amoncellement d'anecdotes autour de la musique country et des «racines tordues du rock'n'roll», le livre de Nick Tosches, *Country* (publié pour la première fois en 1977), n'hésite pas remonter jusqu'au mythe d'Orphée et d'Eurydice pour ouvrir sa galerie de péquenots chanteurs — Hank Williams, Jimmie Rodgers, Bob Dunn —, de pionniers de l'enregistrement (d'Edison jusqu'au fameux label Sun de Sam Phillips signant les débuts d'Elvis Presley et de Jerry Lee Lewis), de vachers jodeliers et autres précurseurs — hawaïens — de la steel guitar. Sans oublier d'imbuables listes



Détestant passer sur scène après quiconque, Jerry Lee Lewis (à droite) jouait, en 1958, avant Chuck Berry (à gauche). Après avoir surexcité le public et brûlé son piano, il sortait de scène en lâchant à son rival: «Assure après ça, négro.» En 1986 (photo), les papys semblaient réconciliés. AP

discographiques pour inconditionnels, qui laissent le simple amateur de marbre.

Traquant dans les replis de l'histoire le premier violon à avoir débarqué sur territoire «américain» (1607 aux dernières nouvelles) ou des articles de gazettes datant du XVIIIe siècle, Nick Tosches écrit une épopée à la gloire de la country, s'émerveillant de cette sarabande séculaire de types à la redresse, dans un style bravache. L'évocation d'un Jerry Lee Lewis immortel, excité pathologique au foie d'acier et à la vie jonchée de femmes mortes, vaut tout le respect que l'on doit aux matières hautement inflammables.

Cette témérité de ton ne l'empêche nullement de proposer de

subtils commentaires de texte dans le chapitre *Petites culottes souillées*, quand il s'agit de déconstruire les paroles salaces exhumées de chansons ancestrales: «Just lay down and open it wide / Because I want to rub it a while», tiré du morceau de 1931 *It Won't Hurt No More* (Ça ne fera plus mal) et dont on se contentera de traduire le titre pour d'élémentaires raisons de décence.

Il est impossible de faire l'inventaire de *Country*, somme d'érudition biscornue. De cette accumulation d'éléments saugrenus se dégagent pourtant des lignes de fuite captivantes: la permanence des sentiments humains malgré des modes changeants, l'intrusion du fric dans

la musique (annonçant la dérive du show-biz) et, surtout, la difficile recherche en paternité d'une country blanche qui se développe en parallèle — et se mélange — au blues noir.

Obsession majeure de Tosches, la figure énigmatique d'Emmett Miller, musicien blanc né à la fin du XIXe siècle et issu de la tradition du «ménestrel» (sorte de vaudeville musical où des Blancs grimés miment grossièrement les Noirs), symbolise aux yeux de l'auteur la plupart de ces questions: la vie et la carrière de Miller, Blanc à face de Noir, se perd à l'orée des années cinquante. Quelques années plus tard apparaissait le phénix bicéphale du rock: Elvis Presley et Chuck Berry. Si Nick Tosches

donne les éléments pour jauger l'apparition d'une forme musicale à l'aune d'une dépossession de la culture noire, il reste laconique sur les conclusions: l'écrivain (blanc) n'est pas moraliste...

Funk politique

Dans son petit livre *Sly Stone: le mythe de Staggerlee*, Greil Marcus reprend les choses environ vingt ans après où les a laissées Tosches. Construisant sa réflexion autour de l'incandescent «funkster» Sly Stone et de son album de 1972, *There's a Riot Goin'on*, ardent manifeste «gueule de bois» à une époque où le combat politique noir des Black Panthers prend l'eau, l'écrivain décrypte en quelques dizaines de pages l'un des plus violents mythes noirs de la modernité. Celui de Stagger Lee, mauvais garçon dessoudant pour d'obscurs motifs (politiques?) Billy Lyons, un frère de couleur.

L'histoire remonte probablement à un fait divers du 25 décembre 1895 à Saint-Louis, mais sa postérité dépasse le statut anecdotique. Stagger Lee deviendra le symbole du truand noir à la cruauté sans limites (en tout cas pas celles de la justice), nourrissant tout un pan de l'imaginaire afro-américain: le bluesman diabolique, le rude boy jamaïcain, le gangsta du rap. Et principalement les légions de gosses du ghetto refroidis à même le macadam de l'Oncle Sam...

Figure de révolte et de désillusion, inversion sommaire du justicier, le mythe de Stagger Lee jette une lumière crue sur la condition noire, condamnée, dans sa ségrégation, à rêver d'une violente libération. □

UTILE

Nick Tosches, *Country*, Ed. Allia (284 pp.)
Greil Marcus, *Sly Stone: le mythe de Staggerlee*, Ed. Allia (136 pp.)